



MAI 68

Une idée a surgi, quelque part. La toute première fois. Venue d'ailleurs, d'un espace physique, psychique, virtuel. Va savoir. Peut-être née comme ça, par hasard, mais le hasard existe-t-il ? Une idée, la forme d'énergie qui dépend d'une conscience, d'un cerveau. Ou ne dépend de rien, autonome, mobile, serpent fantomatique circulant dans l'underground du monde, l'inconscient collectif.

Une idée qui a mis le feu aux poudres, enflammé les passions, soulevé des hommes et des femmes. Dans une ambiance survoltée, sur fond de philosophies et de littératures. Conversations dans les bistrot, enfumées par les cigarettes, pimentées par les alcools. Remise en question des bases sociales, création de nouveaux concepts. Un cri unique vers la liberté.

Un élan de la jeunesse vers toute la jeunesse des élans, la surprise de découvrir que l'on peut penser, autre chose, dans toutes les directions du possible. Penser autre chose que les formes classiques établies. Le dadaïsme avait montré la voie, puis le surréalisme, et le psychédéisme avec les portes de la perception. Mai 68 reprenait le flambeau, à sa manière, dans un cyclone sans précédent.

Ce n'était plus seulement une idée imaginaire, mais de l'action pure. Et non pas en solitaire, mais dans une marée collective flamboyante et brutale. Le cri de la liberté était devenu une liberté de cris. Des limites séculaires avaient été franchies, parce que la pensée osait penser. Le jeune romantique, chevalier candide en méditation, se réveillait soudain, les armes à la main pour défier les dragons poussiéreux de la grande institution républicaine.

Le monde n'a plus jamais été le même.

AUX QUATRE VENTS

« C'était de très grand vent sur toutes faces de ce monde, De très grands vents en liesse par le monde, qui n'avaient d'aire ni de gîte, Qui n'avaient garde ni mesure, et nous laissaient, hommes de paille, En l'an de paille sur leur erre... Ah ! oui, de très grands vents sur toutes faces de vivants ! » rêvait Saint-John Perse dans la clarté des matins de palmes au large des estuaires où la mer s'évade.

L'horloge cardinale des vents règle nos démesures, ses aiguilles indiquent les heures de fortune, son cadran tourne dans tous les sens. Au Nord les écoles de la pensée stricte ; au Sud les écoles de l'imaginaire ; à l'Est les écoles mixtes du froid et du chaud ; à l'Ouest les écoles combinées du chaud et du froid.

Kaléidoscopies multiples émotionnelles et intellectuelles, rencontres des similitudes et des contraires, jeux subtils d'assemblages surréalistes révélant des choses inconnues. Les vents soufflent et transportent les idées, des tempêtes de sable balayent les savanes de la réflexion. Un guépard dépasse le char d'Éole. Quelque chose d'incroyable et d'exceptionnel se produit, et le monde se métamorphose soudain.

Je longe les murs de la ville. Des grues hautes comme des séquoias soulèvent des tonnes de métal et de béton. Les buildings sont assemblés en trois tours de main. Intenses vibrations organiques de la matière. A l'opposé, des flaques de pensées abstraites reflètent le monde humain. Et dans ces flaques se dessinent les orbes de l'horloge cardinale de toutes les philosophies, petites et grandes confondues.

Il faudra encore mille heures et relire *Mandrake* et *Le Fantôme du Bengale* pour avoir une idée exacte du phénomène.

MÉTAMORPHOSES ROUGES

Le principe est là. Omniprésent. D'abord intellectuel. Détecté par la conscience, on peut l'attraper, analyser son concept, déterminer le processus d'utilisation. Puis appliquer et contempler le résultat. Toute la procédure de A à Z se veut pure merveille. La liberté absolue de décider et de choisir, tous les éléments utiles à l'œuvre, dans la totalité de l'univers.

Une idée est lancée comme une bouteille à la mer. L'idée qui est à l'origine de toutes les réalisations, qu'elles soient virtuelles ou matérielles. N'importe quelle idée. On l'a au détour d'une seconde, au cœur d'une nuit, au moment le plus inattendu. Elle est soudain là, présente. Offerte. En attente. Il n'y a plus qu'à cueillir cette pomme d'or du jardin des Hespérides.

Une fois logée dans les matrices des concepteurs, elle prend ses aises : son protoplasme fantomatique ultra virulent se métamorphosant au gré des fantaisies et des imaginations. Merveilleusement dynamique à l'excès, hautement réactive, plus rapide que la lumière. Elle se ralentit pour notre désir, affective, amoureuse de nos mal-adresses humaines.

Parfois la métamorphose conduit à la démesure, elle dresse des barricades, appelle la poudre des canons, chamboule la soupe bénie du soir. Son corps arc-en-ciel devient rouge, l'amibe se tord de douleur. Et c'est le chaos magistral et total.

J'avalai le reste de café couleur pétrole au goût de blatte écrasée qui stagnait au fond de la tasse, histoire de compléter cette fin de journée avec le maximum de sensations. Dehors le soleil déclinait, des nuages annonçaient un orage sur la capitale de l'Europe. Sur la sono du bar centre ville les Animals balançaient lancinant *The House of the Rising Sun*. Le souvenir d'une jeunesse à Haguenau flasha speed sur l'écran de ma mémoire.

Je laissai deux euros sur la table.

DANSER AVEC LE FEU

Une étincelle. Physique. Psychique. Et le feu jaillit. L'énergie contenue dans la matière. Dans l'esprit. La conscience flamboyante du monde, le soir à la veillée, quand les contes et les légendes circulent, portés par les voix ancestrales. Les fées et les lutins renaissent dans la source limpide des paroles. Fascinés, les enfants écoutent les récits d'autrefois. Et les ombres se taisent, pour ne pas troubler la magie des mots.

Le feu réchauffe les doigts engourdis par le froid, ils raniment les pensées assoupies par le sommeil. Sa clarté ouvre l'espace obscur et révèle le chemin. Il n'y a plus de quête inlassable, on arrête sa marche à travers le désert, enfin apaisés, réunis autour d'un faisceau de flammes dansantes. Et l'on danse avec les yeux dans la lumière chaude, quelque part, dans les univers infinis. Tu vois cette petite lueur vacillante dans l'immensité noire ? C'est toi !

Des rêves viennent virevolter comme des phalènes, agaçants et joueurs. Les essaims oniriques sont légions. Parfois ils rappliquent par milliers, mais ton sommeil en état de veille ne les voit pas. Ou rarement. Tu es trop occupé à t'accrocher au réel, entraîné par le courant irrésistible de la société, noyé par la technologie informatique qui imite ce que tu as en toi depuis ta naissance. Comique et dramatique à la fois.

Le facteur Cheval a montré l'exemple, son palais idéal défie les moyens modernes les plus sophistiqués. Juste une pierre ramassée un jour, une pierre qui a toujours été là, et qui attendait, avec un esprit zen de pierre la main qui comprendrait.

Et toi, sur le chemin de ta vie, quelle pierre vas-tu ramasser pour construire ton palais ? Et recommencer à danser autour du feu-soleil, au cœur des grandes nuits galactiques ?

LE HASARD DÉMASQUÉ

Les agents de la Matrix espionnent aux coins des rues, les lunettes connectées aux satellites téléguidés par des cellules gouvernementales secrètes. Des costumes Hugo Boss, des montres Rollex, des chaussures Bexley à talons amovibles contenant un matériel de survie. Plus fiers et orgueilleux à l'excès que le dernier des conquistadors. Dévoués sans compter à une cause qui manipule jusqu'à la plus petite machine à café.

Je suis bien plus beau qu'eux dans ma certitude d'absolu, toujours à la recherche de l'impossible réalisé. Les Shadows jouent *Apache* sous les néons de la grande city polluée par le cri silencieux des âmes. Sous le macadam des machineries monstrueuses activent des rouages titanesques. Dans les étages des buildings les vies se jouent aux dés de la passion ou de l'indifférence.

Dans le lointain où soufflent les alizés, des îles perdues flottent au gré des vagues. Et en faisant le tour de la Terre, on revient au point de départ, sur la première case du présent, là où tout recommence pour une nouvelle journée pareille aux précédentes. On n'a jamais vraiment avancé, les philosophies pompeuses sont trompeuses et les mathématiques bien trop glaciales pour mes rêves de bonheur.

Je cours sur la route depuis l'aube. Parfois un drone me piste avant de finir éclaté par les balles explosives de ma guitare. Je n'hésite jamais au carrefour, je fonce en avant, j'ai démasqué le hasard, il avait le visage du vide. Tous les chemins mènent à Rome, c'est bien connu.

Une seule fois j'ai hésité. C'était en lisant le nom d'une ville. Mais je ne vous dirai pas laquelle, c'est mon petit secret.

UN PETIT RÊVE

Le navire trois mats de la *Onedine Line* attend contre la berge de l'Ill, amarré au quai Schoepflin, là où se trouvent trois petites marches en pierre qui conduisent à l'eau. Les voyageurs foulent l'herbe, chargés de bagages, et montent sur la passerelle. Des malles sont tirées sur des roulettes. Le comte Saint Germain trébuche et tombe dans la rivière. Un marin musclé, le sosie de Tonis Curtis dans *Houdini le grand magicien*, plonge et le repêche au col.

La Révolution bat son plein. Des groupes armés arpentent les rues en chantant *La Carmagnole*. On boit dans les bistrotts plus que de raison. Des meubles s'entassent sur les pavés pour les barricades, mais l'armée du roi n'existe déjà plus. Il faut faire vite, les heures sont comptées, avant de pouvoir enfin respirer le temps d'une liberté, qui ne durera pas.

Je regarde des fumées monter au-dessus des toits de Strasbourg, appuyé contre la rambarde en bois sculptée. Que reste-t-il des anciennes vies ? De ces amours en fleurs qui ont flétri dans les vases de l'Histoire ? *Une photo, vieille photo de ma jeunesse !* chanterait Trenet.

Une femme de belle allure, marquise de son état, me parle des jardins de Versailles, qu'elle espère retrouver de l'autre côté de l'océan. Je lui assure que tout sera mis en œuvre pour créer un nouveau paradis où la vie sera idyllique. Elle me remercie d'un sourire, et son éventail doucement agité, m'invite à son prochain thé sous d'autres cieux, nous l'espérons tous les deux, plus cléments. Les voiles sont déployées, l'ancre remontée.

En route vers les Amériques sur l'adagio de *Spartacus* d'Aram Katchaturian !

LES FANTÔMES DU FUTUR

Dans les reflets des vitres existe un autre monde. On peut aussi le voir dans les flaques d'eau après la pluie, quand un soleil timide recommence à briller, avec une brise chaude qui souffle son air de douceur. Les briques de la ville se dessinent alors l'une après l'autre, avec une netteté d'hystérie blu-ray. Un autre pouvoir de perception vient de s'activer, celui des *yeux de l'imaginaire*.

D'abord floues, les images s'améliorent, au fil de la pratique. Des flashes en haute définition éclaboussent l'écran noir du mental, le temps d'une seconde, parfois plus, parfois moins. Il suffit de penser au principe et de l'appliquer. Aucune aptitude particulière n'est demandée. Seul le désir commande l'activation, et ceci à n'importe quel moment.

Je rencontre William Burroughs à la Kru-tenau, dans une cour d'immeubles aux fenêtres chargées de linges qui sèchent. En bras de chemise, les pieds nus sur les pavés chauds, assis sur un fauteuil pliant, il fume une Dakhla en lisant un numéro hors série d'*Étranges Aventures*. Un feutre râpé à La Capone sur la tête, le visage lézardé par les flèches de l'ombre, il m'explique le secret de l'Interzone. On peut trouver la dreamachine dans n'importe quelle ville, dissimulée dans un recoin oublié, il suffit de bien chercher là où apparaît l'émeraude.

Et les mirages pleuvent dans les déserts comme eaux de jouvence. Un déluge d'idées qui peut noyer le nageur le plus averti. Je devrais dire le songeur le plus averti. La machine à rêver doit être extraite des sous-sols de la ville, Sigmund Freud parlerait d'inconscient. Burroughs parle de trips illimités et méthodiques en citant Rimbaud et son célèbre *dérèglement de tous les sens*. Avec l'informatique et l'ordinateur, plus besoin de delirium tremens, n'importe quel traitement de textes fait l'affaire. Mais ça il faut le savoir.



<http://arekultur.ek.la>

NUAGES LOINTAINS

Il y a l'apesanteur. C'est ce truc où on ne sent plus son corps et on flotte dans l'air. On voit ça sur les photos de Jacques Henri Lartigue. Des hommes et des femmes suspendus dans le vide, heureux de vivre un phénomène qui dépasse les lois de la Nature. Miracle de la photo qui fige le temps. Reste à trouver dans sa tête ce qui peut accomplir cet exploit de fixité.

On n'est pas obligés de marcher sur le sol. La Terre est facultative. *Rock Around the Clock* de Bill Halley et des Comets a fait décoller les semelles des chaussures dans les années 50. Avant Léonard de Vinci et sa machine volante très steampunk. Et au début des âges, des costumes de plumes aux ailes bariolées. De nos jours, les casques 3D délivrent le *ghost in the shell*.

Le lutin rigole et fait un pied de nez, le visage émergeant des hautes herbes du jardin, entre Blanche-Neige et Cendrillon. Le cerveau droit et le cerveau gauche si tu préfères. Le truc c'est de se placer entre les deux, quelque part entre l'éveil et le sommeil, et d'attendre la caravane des rêves, dans le désert de l'inconscient. C'est comme une sorte de sas, comparable au caisson étanche de John Lilly.

On retrouve l'idée, l'information, qui circule dans les réseaux astraux, le système des neurones, et le labyrinthe des processeurs. Avoir l'idée d'être en apesanteur : tout est là ! Il suffit d'imaginer que, faire comme si, jouer le jeu, tromper l'éléphant de la logique. Et si ça ne marche pas, regarder le dernier film de *Marvel* en dégustant du pop-corn.

Arekultur & Life'n'Rock

*Le Journal indépendant
des Arts & Cultures*

67000 Strasbourg

Concepteur : LM

© AREKULTUR 2018